

LA
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

XXVIII



VIDE à son tour, en prononçant ces mots, regardait fixement mademoiselle Amanda. Il la vit tressaillir. En même temps les vives couleurs de son teint pâlisèrent. Mais elle sut se donner bien vite un air indifférent.

—Ah ! vous étiez à Joigny, fit-elle. Est-ce un joli pays ?

—Très joli, répondit Ovide avec un nouveau sourire. C'est bâti en amphithéâtre sur une colline, au bas de laquelle coulent les eaux limpides de l'Yonne. Petite ville des plus pittoresques, mais fatigante à parcourir. J'avais à voir plusieurs personnes.

—Des parents ?

—Non.

—Des amis, alors ?

—Pas davantage. Des gens du pays, tout à fait étrangers pour moi.

Malgré son aplomb habituel, mademoiselle Amanda se sentait mal à l'aise. La façon singulière et quasi moqueuse dont parlait son interlocuteur l'inquiétait. Soliveau poursuivait, tout en dégustant un verre de vin de Corton qu'il adorait :

—Joigny est fertile en autographes. Je savais en trouver quelques-uns chez des particuliers qu'on m'avait désignés, mais je ne croyais pas vraiment en rencontrer de si curieux. Seulement il fallait y mettre le prix, et les détenteurs étaient exigeants.

Mademoiselle Amanda se sentait de plus en plus mal à son aise.

—Je vous ennue peut-être avec mes autographes ? lui demanda tout à coup Ovide du ton le plus naïf.

—Mais pas le moins du monde, au contraire, s'empressa de répondre la jeune fille ; tout ce qui vous touche m'intéresse.

—Je continue donc, il y avait par exemple deux pièces excessivement curieuses signées d'un nommé Duchemin, un nom bien obscur, comme vous voyez.

Cette fois mademoiselle Amanda se sentit défaillir. Elle s'efforça néanmoins de cacher son trouble et répéta :

—Un nommé Duchemin ?

—Oui, un employé de la mairie, un jeune homme, assez joli garçon, que j'ai eu la bonne fortune d'enlever à la cour d'assises où il allait passer comme faussaire.

De pâle qu'elle était, Amanda devint pourpre.

—Ah ! fit-elle.

—De ce que vous me disiez tout à l'heure, demanda Ovide en remplissant son verre, je dois donc conclure, n'est-ce pas, que vous n'êtes jamais allée à Joigny ?

—Jamais !

—En êtes-vous bien sûre ?

—Comment, si j'en suis sûre ! balbutia l'essayeuse de madame Augustine. Pourquoi paraissez-vous douter de ma parole ? Pourquoi m'adressez-vous cette étrange question ?

—Pourquoi ? répondit Ovide. Oh ! mon Dieu,

c'est bien simple. Parce que j'ai acheté, moyennant la somme de mille cinquante francs, à madame Delion, modiste, un autographe signé : " Amanda Régamy. " Voilà.

—Arnold ! Arnold ! s'écria l'essayeuse tremblante, éperdue, vous savez tout. Cette femme vous a tout dit.

—Certainement elle m'a tout dit, vous en avez la preuve. Mais pourquoi tremblez-vous ainsi ? Pourquoi cette frayeur ? Ne suis-je pas votre ami ? Puisque j'ai payé mille cinquante francs à madame Delion, et que votre autographe est entre mes mains, vous n'avez rien à craindre, absolument rien à craindre des suites de votre... légèreté.

—Ah ! quand j'ai fait cela, j'étais folle !

—Je le crois, car au fond vous êtes une nature honnête, répliqua Soliveau du ton le plus convaincu.

XXIX

—Ainsi, mon ami bien cher, demanda la jeune



Celui-ci se sentit pris d'une violente envie d'étrangler mademoiselle Amanda. (Voir p. 229, col. 3.)

filie en prenant une physionomie superlativement hypocrite, vous ne me méprisez pas trop ?

—Je ne vous méprise pas le moins du monde, répondit Soliveau. La créature humaine n'est point impeccable, que diable ! Seulement, ma belle poulette, écoutez un bon conseil et suivez-le ! N'écrivez jamais de ces choses-là !

Amanda rougit et baissa la tête. Ovide poursuivit :

—C'est maladroit et c'est dangereux ! Si votre autographe était tombé dans d'autres mains que les miennes, vous auriez pu le payer de votre liberté.

—Vous avez lu ce papier ? balbutia l'essayeuse.

—Pouvais-je l'acheter sans le lire ?

—Qu'en avez-vous fait ?

—Je l'ai serré dans mon portefeuille. d'abord, puis dans un tiroir fermé à clef. Soyez certaine qu'il est en lieu sûr.

—Mais vous comptez me le rendre ?

—Je compte au contraire le garder précieusement, ma belle poulette.

Amanda sentit un petit frisson.

—Pourquoi le garder ? demanda-t-elle.

—Manie de collectionneur. Ce sont des autographes de ce genre que je suis friand.

—Oh ! trêve de plaisanteries ! Rendez-moi cet écrit qui ne peut vous servir à rien.

—Il peut au contraire m'être utile.

—Comptez-vous donc vous en servir contre moi ?

—Ah ! ma poulette, vous savez bien que j'en suis incapable !

—Enfin, quelle est votre idée ? Car vous en avez une !

—J'en ai une, simple et galante. Je veux vous enchaîner à moi. J'éprouve à votre endroit des sentiments très vifs. Vous paraissez me payer de retour ; mais, instruit par l'expérience, je me défie des femmes, les sachant versatiles, surtout quand elles sont jeunes et jolies. Un jour ou l'autre, le caprice pourrait vous venir de me retirer vos sympathies ; ayant ce petit papier dans les mains, je n'ai rien de semblable à craindre. Je puis m'endormir chaque soir, avec la certitude que le lendemain vous ne me fausserez pas compagnie.

—C'est-à-dire que me voilà dans votre dépendance absolue.

—Mon Dieu, oui ; c'est ainsi. Seulement la dépendance sera facile à supporter, et vous n'aurez qu'à vous louer de moi si je n'ai point à me plaindre de vous.

Amanda comprit qu'Arnold de Reiss la tenait, et qu'il fallait faire à mauvaise fortune bonne mine.

—Mais comment avez-vous su ce qui s'était passé à Joigny ? demanda-t-elle.

—Le hasard est si grand ! Je l'ai su sans le chercher, je vous assure.

—Pas plus que l'assassin de Lucie ne cherchait chez le coutelier du quai Bourbon l'arme qui devait frapper, répliqua la jeune fille en regardant Ovide.

Celui-ci se sentit pris d'une violente envie d'étrangler, séance tenante, mademoiselle Amanda, mais il se contint et répondit d'une voix très calme :

—Le choix de la comparaison me semble malheureux ; mais en admettant que l'assassin de mademoiselle Lucie ait fait une imprudence, et que quelqu'un puisse se servir de cette imprudence pour le compromettre, sans doute se tiendrait-il sur ses gardes ou inventerait-il un ingénieux

moyen de parer les coup ? Nous sommes amis, n'est-ce pas ? Nous resterons bons amis, et tout ira bien. Acceptez-vous du café, ma belle poulette ?

—S'il vous plaît, mon bien cher, avec un peu de chartreuse verte.

Le café fut servi avec accompagnement de liqueurs, mais Amanda, quoique prenant beaucoup sur elle, ne parvenait plus à être gaie, ni même à le paraître.

—Irons-nous au spectacle, ce soir ? lui demanda Ovide en sortant du restaurant.

—Je préfère aujourd'hui rentrer chez moi. Je me sens brisée.

—C'est au mieux. De mon côté j'éprouve quelque fatigue. Je vais vous reconduire et je regagnerai mon logis.

—Vous ne m'avez jamais dit où vous demeuriez, mon ami. J'ignore votre adresse.